## Un recit d'un interet sans pareil

La vie nous reserve à chaque instant des surprises et des émotions auprès desquelles semblent de bien maigre intérêt les inventions des romanciers les plus brillants.

Tel est le récit suivant raconté par l'un des survivants de la barque norvégienne "Drot" naufragée dans le détroit de Floride à la suite d'un des récents cyclones qui ont ravagé les Antilles.

Mark Anderson, recueilli par le steamer anglais Woodruff, est agonisant à l'hôpital Charleston par suite des privations et souffrances endurées. Voici son récit :

"La barque "Drot" était partie de Pascagonla, Missouri, à destination de Buenos-Ayres, avec une cargaison de bois. Le temps était beau et chaud ; tout alla pour le mieux jusqu'à ce que nous éprouvâmes une de ces terribles tempêtes, si fréquentes aux Antilles. Il devint impossible de diriger la barque qui fut rapidement désemparée. Les hommes, les uns après les autres, furent emportés par les vagues ou tués par le chute des mâts. Le navire se brisa en deux parties. Ceux qui se trouvaient à l'arrière, se construisirent un radeau avec quelques débris. L'avant s'engouffra dans les flots et ne reparut pas.

"Nous nous trouvâmes huit sur le radeau : le premier maitre d'équipage, William Sorensen, Max Hoffman, Oscar Nikolsen, Christian Kervendahl, Nils Johnson, Goodwan Thomas et moi.

"Nous n'avons pu rien sauver du bateau. Nous n'étions pas sans espoir cependant, car nous savions que nous étions près des côtes d'Amerique. D'après nos calculs, nous devions être en vue des côtes de la Floride.

"La tempête fit rage toute la nuit, et au point du jour, nous regrettions déjà de n'avoir pas subi le sort de nos compagnons devenus la proie de l'Océan. Les vagues se ruaient furieusement sur notre radeau, et nous risquions d'être emportés d'un moment à l'autre.

"Au milieu de l'avant-midi, une lame énorme s'abattit sur le radeau, qui se trouva séparé en deux. Le premier maitre d'équipage et Sorensen, furent entrainés sur la plus petite partie, tandis que Hofman, Nikolsen, Kervendahl, Johnson, Thomas et moi, demeurâmes sur la plus grande. Nous éprouvions une faim atroce. Johnson réussit à se fabriquer une ligne et un hameçon, avec les éclats d'un de ses sabots, et se disposa à pêcher. Après deux heures d'attente, il prit un gros poisson, et pendant quelque temps, Johnson fut assez heureux pour en prendre plusieurs. Ce repas ne servit qu'à augmenter notre soif. Nous souffrions bientôt du manque d'eau d'une façon horrible. Heureusement qu'à la nuit, il tomba une légère pluie, et nous apaisâmes un peu notre soif en suçant l'eau qui imprégnait nos habits, en léchant les planches de notre épave. Nous passâmes une nuit terrible.

"La tempête s'apaisa mais la mer resta mauvaise. Personne de nous ne put dormir. Max Hoffmann, un Allemand, le plus vigoureux de notre bande, commença bientôt à montrer des signes de folie, pour avoir bu une grande quantité d'eau salée. Nous lui enlevâmes sa chemise et l'attachâmes solidement sur l'embarcation, mais, en dépit de ces précautions, il fut emporté par un coup de mer. Il commença à nager en appelant désespérément au secours.

"Impossible de songer à le recueillir. La mer, le rejeta sur nous, au moment où il allait périr.

"Le premier grand malheur se produisit cette après-midi-là. Johnson était à pêcher, et nous l'entourions tous, espérant lui voir prendre quelque chose. Il nous regarda tout à coup en criant : "Enfin, nous sommes sauvés !" Avant que nous ayons pu nous rendre compte de ce qui se passait, il s'avança comme pour passer sur une autre embarcation, et tomba à la mer, où les requins le dévorérent vivant, devant nos yeux. Il avait été victime du délire. Sa ligne tomba avec lui, et ainsi disparut notre dernier espoir de nous procurer quelque aliment.

"Le quatrième jour nous trouva littéralement mourants de faim et de soif. Nous n'avions vécu jusque-là que de quelques bouchées de poisson cru et de quelques gouttes de pluie.

"De bonne heure, ce matin-là, Kerverdahl, affolé par la soif, se coupa une veine du poignet et avala son propre sang. Il tendit ensuite son poignet à Nikolson, qui, plus tard, se coupa une veine à son tour, et rendit la politesse à son camarade. Ce spectacle nous fit prendre une décision suprême. Nous décidâmes que l'un de nous devrait se sacrifier pour empêcher les autres de mourir de faim. Nous décidâmes de tirer au sort pour choisir la victime, mais nous voulions laisser Thomas hors du tirage, parce qu'il n'était qu'un adolescent. Lui insista, héroïquement, pour être traité comme ses camarades. Nous détachâmes du radeau six éclisses de bois, dont une était d'un pouce plus longue que les autres. Thomas les tint dans sa main, en un faisceau. Nikolson fut le premier à tirer au sort, et nous vimes aussitôt que le sort l'avait favorisé. Je vins après lui, et je tirai une éclisse de la même longueur. Hoffman fut le troisième. Il saisit une éclisse, et la lâcha rapidement pour en prendre une autre ; il avait tiré la plus longue. Hoffmann, le plus vigoureux de nous tous, devait mourir. Il reçut la mort froidement. On l'attacha par le cou et Kerverdahl l'assomma avec un bâton, tandis que Nikolson le frappait au coeur avec un couteau. Nous nous sentimes plus forts après notre repas de chair humaine, mais nous nous regardions avec un sentiment de honte. Nous étions stupéfiés. Nikolson et Kerverdahl furent bientôt pris de folie furieuse. La mer était devenue comparativement calme.

"Vers midi, j'aperçus une nageoire à la surface de l'eau, à un demi-mille environ de notre épave. Elle s'avançait vers nous avec une rapidité prodigieuse. D'autres nageoires semblables apparurent bientôt, et d'autres, et d'autres encore, en multitude innombrable. C'étaient des requins attirés par l'odeur du cadavre. Ils entourèrent le radeau et se mirent à nous suivre opiniâtrement. Mes compagnons trappèrent les monstres avec le bâton qui avait servi à assommer l'Allemand. Les requins bondirent hors de l'eau et frappant notre embarcation, la submergea partiellement. Cet incident augmenta la hardiesse des requins, dont les gueules menaçantes reposaient sur le bord du radeau. Nous nous réfugiâmes sur le milieu. Finalement, pour nous débarrasser d'eux, nous leur jetâmes une partie du cadavre. Cela nous donna un moment de répit et de quiétude, car il se battirent ensemble pour la proie, avant de reprendre leurs attaques contre notre épave.

"L'aurore du sixième jour nous montra les requins s'acharnant à notre poursuite et comptant nous avoir tôt ou tard. Ils gambadaient autour de notre radeau et semblaient s'amuser de notre crainte. Vint à passer un banc de sardines. Ces petits poissons effrayés du voisinage des squames, se mirent à sautiller à la surface de l'eau, enfin d'échapper aux gueules qui s'ouvraient pour les engloutir. Quelques sardines retombèrent sur notre épave et nous les dévorâmes, comme les poissons que notre compagnon avait capturés aux premiers jours de notre terrible excursion.

"C'est durant ce sixième jour que nous endurâmes les plus indicibles tortures. Nous nous savions à proximité du détroit de Floride et nous espérions apercevoir une voile dans ces parages qui ne sont jamais déserts. On attendit toute la journée. Vers le soir, un vaisseau parut à l'horizon Nous ne contenions pas notre joie. Le navire avançait rapidement. C'était un quatremats filant allégrement sur un bonne mer. Nous le laissâmes approcher et lorsqu'il fut à environ quatre milles de notre radeau, nous agitâmes nos chemises en signe de détresse. Le navire approcha d'un mille encore, puis s'éloigna et disparut dans la nuit épouvantable. J'eus envie de me jeter à la mer pour mettre un terme à mon désespoir. Une heure plus tard, il commença à tomber une pluie fine qui nous vint comme de Dieu. Nous nous couchâmes sur le dos, la bouche ouverte, pour recevoir ces gouttes de vie. Pour boire plus de cette eau bénie, nous essayâmes encore de lécher celle qui tombait sur le radeau, sucer celle qui imbibait nos habits.

"Notre épave était vernie, nos habits étaient raides du sel de la mer. Nous passâmes quatre heures sur le dos à recevoir les fines gouttes du ciel qui glaçaient nos membres, mais qui remettaient l'espoir en nos coeurs.

"Cette pluie ramena le calme sur notre épave, jusqu'au milieu du septième jour, alors que Kerverdahl et Nikolsen arrivèrent au paroxysme de la folie. Toute l'après-midi, nous les empêchâmes de se jeter à la mer. Au crépuscule, ils devinrent affaissés, et se croyant ivres, ils demandaient de leur donner encore à boire. Ils expirèrent dans des râles affreux, dans des rales de fous, dans des pleurs. Leurs faces étaient livides et nous faissaient peur. Nous jetâmes les deux cadavres à la mer. En une minute, les requins les eurent déverés.

"Comme pour narguer notre douleur, un soleil radieux se leva le matin du huitième jour. Il faisait une belle mer. Nous guettions l'horizon. Durant la matinée, je vis passer cinq ou six voiles, au large. Aucune ne remarqua nos signaux. Toutes, elles passèrent en nous laissant derrière. Au midi, la chaleur était devenue torride. Le soleil tropical nous mettait la tête en feu. Le sel de la mer, qui couvrait tous nos membres, pétillait sous les coups de soleil. Je devins hypnotisé. Le soleil me parut cent fois plus gros qu'il ne m'avait encore semblé. Un albatros passant au-dessus de nos têtes m'eut l'air d'un gigantesque fantôme. Je voyais, par contre, à mon unique compagnon, une face émaciée, mince, grosse comme une grenade. A quatre heures, le ciel se couvrit heureusement. Un orage éclata. Le tonnerre rafraichit l'atmosphère. La pluie nous sauva la vie encore une fois.

"Je m'endormis sous la pluie qui continuait de tomber, fine, intermittente. Le lendemain, le soleil se leva de bonne heure et devint peu à peu plus chaud encore que la veille. Nous rôtissions littéralement. Je m'étendis sur le radeau pour attendre la mort. Je n'avais plus la force de bouger. Je suppliais mon compagnon de me jeter à la mer, de m'asperger avec de l'eau, pour me refraichir. Il ne le put ne pouvant s'approcher du bord sans être halluciné et être attiré dans le gouffre. Je perdis connaissance, ou plutôt je m'endormis puisqu'je me rappelle des songes abominables qui traversèrent mon affaissement. Je me réveillai en me sentant mordre à la main. De nouveaux petis poissons étaient sautés sur notre épave en fuyant les requins. Ils râlaient leur agonie près de ma main et le mouvement de ces petites bouches me donna l'impression d'une morsure. Ces poissons nous nourrirent encore un jour.